

J'avais fait remplir un petit flacon d'acide chlorhydrique, et je le gardais sur moi en permanence, avec l'idée de le jeter un jour à la gueule de quelqu'un. Il me suffirait d'ouvrir le flacon, un flacon transparent qui avait contenu auparavant de l'eau oxygénée, de viser les yeux et de m'enfuir. Je me sentais curieusement apaisé depuis que je m'étais procuré ce flacon de liquide incolore et corrosif qui pimentait mes heures et acérait mes pensées. Marie, elle, se demandait avec inquiétude (une inquiétude peut-être justifiée) si ce n'était pas dans mes yeux à moi, dans mon propre regard, que cet acide finirait. Ou dans sa gueule à elle, dans son visage en pleurs depuis tant de semaines. Non, je ne crois pas, disais-je avec un gentil sourire de dénégation. Non, je ne crois pas, Marie, et, de la main, je caressais doucement la courbe évasée du flacon dans la poche de ma veste.

Avant même qu'on s'embrasse pour la première fois (il y a déjà sept ans), Marie s'était mise à pleurer à côté de moi. C'était dans un taxi, vers trois heures du matin, elle me accompagnait chez moi, ou je la accompagnais chez elle, je ne sais plus : las de tergiverser avant de s'embrasser pour la première fois, nous avons fini par prendre un taxi sur cette place de la Comédie à Paris, déserte et sous la pluie, je revois les pavés mouillés sous la lumière jaunâtre des réverbères. Nous ne nous étions pas embrassés tout de suite cette nuit-là. Mais qui n'aime prolonger ce moment délicieux qui précède le premier baiser, quand deux êtres qui ressentent l'un pour l'autre quelque inclination amoureuse ont déjà tacitement décidé de s'embrasser, que leurs yeux le savent, leurs sourires le devinent, que leurs lèvres et leurs doigts le pressentent, mais qu'ils diffèrent encore le moment d'effleurer tendrement leurs bouches pour la première fois ?

Il y a sept ans, je me souviens, Marie était assise dans la pénombre du taxi, le visage en larmes, que traversaient les ombres fuyantes de la nuit et les reflets jaunes et blancs des phares des voitures que nous croisions. Nous ne nous étions pas encore embrassés, et j'étais ému de la regarder pleurer ainsi à mes côtés. La même scène, presque exactement, s'est reproduite à Tokyo il y a quelques semaines, alors que nous nous séparions pour toujours. Nous ne disions rien dans ce taxi de Tokyo surchauffé qui nous ramenait au grand hôtel de Ginza où nous résidions, et Marie pleurait, elle reniflait et hoquetait contre mon épaule, elle avait chaud, elle essuyait ses larmes à grands gestes maladroits, de lourdes larmes de tristesse qui l'enlaidissaient et faisaient couler son rimmel, alors qu'il y a sept ans, c'étaient de pures larmes de joie, légères comme de l'écume, qui coulaient en silence sur ses joues comme les perles d'un chapelet transparent qu'elle asséchait de temps à autre d'un rapide et désinvolte revers d'un de ses doigts.

Marie avait trop chaud dans le taxi. Elle avait chaud, elle se sentait mal, elle finit par enlever son manteau, difficilement, en se contorsionnant à côté de moi sur la banquette, grimaçant et paraissant m'en vouloir, alors que je n'y étais manifestement pour rien, merde, s'il faisait aussi chaud dans ce taxi (elle n'avait qu'à se plaindre au chauffeur, il y avait son nom et son matricule en évidence sur une carte transparente près du tableau de bord). Elle déposa le manteau

entre nous sur la banquette, enleva son pull, qu'elle roula en boule à côté d'elle. Elle n'avait plus qu'un chemisier blanc déjanté et froissé qui sortait légèrement de son pantalon. Nous ne disions rien dans la voiture, le chauffeur écoutait une station de radio qui passait des chansons japonaises jouées entrecoupées de messages publicitaires et de commentaires énigmatiques. Pourquoi tu ne veux pas m'embrasser ? me demanda-t-elle en pleurant. Je répondis d'une voix calme, presque atone, comme un simple constat : Je n'ai jamais dit que je ne voulais pas t'embrasser. Alors, pourquoi tu ne m'embrasses pas, me dit-elle, et elle se rapprocha de moi sur la banquette. Je me raidis, m'éloignai d'elle et me mis à regarder par la vitre. C'était la nuit. On traversait un pont (Description). Je répondis de la même voix calme, presque atone : Je n'ai jamais dit que je voulais t'embrasser. (C'était trop tard, Marie, c'était trop tard maintenant).

Le taxi nous déposa devant l'entrée principale de l'hôtel. Un majordome capé de vert avec un chapeau haut de forme nous ouvrit la portière. Nous descendîmes et entrâmes dans l'hôtel. A Paris, quinze ans plus tôt, j'avais proposé à Marie d'aller boire un verre quelque part dans un endroit encore ouvert près de la Bastille où le taxi nous avait déposé, rue de Lappe, ou rue de la Roquette, ou rue du Faubourg-Saint-Antoine. A Tokyo nous étions remontés immédiatement dans notre chambre sans un mot dans le grand hôtel silencieux aux lustres de cristal illuminés, grand hall désert, réception déserte, ascenseurs déserts, couloir du seizième étage désert, interminable, silencieux. Désert, désert. Et, à chaque fois, ces deux soirs, à Paris et à Tokyo, nous avons fait l'amour — la première fois, pour la première fois, mon amour, et, la dernière fois, pour la dernière.

Combien de fois avons-nous fait l'amour ensemble pour la dernière fois ? Je ne sais pas. Avec elle, souvent. J'avais refermé la porte de la chambre d'hôtel derrière moi, et, regardant Marie s'avancer dans la chambre son manteau et son pull sur un bras, son chemisier blanc qui sortait légèrement de son pantalon (c'était là le détail troublant que je remarquerais jusqu'à ce qu'elle enlève son chemisier, et alors il n'y aurait plus que son visage serré entre mes mains), titubant de fatigue et pleurant au ralenti et en silence, je songeais que nous allions quand même finir par faire l'amour cette nuit, et que ce serait sans doute déchirant. Aucun de nous n'avait encore allumé de lumière dans la chambre, ni le plafonnier ni la lampe de chevet, et on apercevait Tokyo au loin qui scintillait derrière la baie vitrée de la chambre d'hôtel. Les toits plats en terrasse apparaissaient en face de nous dans la pénombre, recouverts de hautes rampes de néons verticaux qui clignotaient imperturbablement dans la nuit comme des balises aériennes, avec des reflets intermittents, rougeoyants, mauves et verts, qui pénétraient dans la chambre et recouvraient les murs d'un halo de clarté rouge clair indécis qui faisaient briller sur le visage de Marie de pures larmes infrarouges, translucides et abstraites. Elle s'était avancée le long de la baie vitrée, les yeux mouillés que je devinais dans la pénombre, la blancheur immaculée de son chemisier qu'elle avait entrouvert comme irradiée à intervalles réguliers d'une nappe de clarté ultraviolette que recouvraient les bouffées régulières des néons qui clignotaient devant nous sur les toits. Je la rejoignis à la fenêtre, regardai un instant la nuit avec elle par la vitre. Pourquoi tu ne veux pas m'embrasser ? me dit-elle sans me regarder, le regard fixe, au loin, avec quelque chose de buté dans le visage. Il est tard, Marie, lui dis-je, il est tard, et je vis un long frisson lui parcourir l'épaule, de lassitude et d'agacement. Je faillis ajouter quelque chose, mais je ne dis rien, je me retins et je posai

doucement ma main sur son avant-bras nu, et elle dégagea violemment son bras. Tu ne m'aimes plus, dit-elle.

Sept ans plus tôt, elle m'avait expliqué qu'elle n'avait jamais ressenti un tel sentiment avec personne, une telle émotion, une telle vague de douce et chaude mélancolie qui l'avait envahie en me voyant faire ce geste si simple, si anodin - un concentré d'intelligence, de douceur et de style - de rapprocher très lentement mon verre du sien pendant le repas, très prudemment, et de façon tout à fait incongrue en même temps pour deux personnes qui ne se connaissaient presque pas, qui ne s'étaient rencontrés qu'une seule fois, de rapprocher mon verre du sien sur la nappe pour aller en caresser le galbe, l'incliner pour le heurter délicatement dans un simulacre de trinquer sitôt entamé qu'interrompu, il était impossible, me disait-elle, d'être à la fois plus délicat et plus explicite. Elle m'avait souri, elle m'avait expliqué plus tard qu'elle était tombée dès cet instant amoureuse de moi, et des larmes lui étaient alors venues mentalement à l'esprit. Ce n'était donc nullement par les mots que j'étais parvenu à lui communiquer ce sentiment de beauté de la vie et d'adéquation au monde qu'elle ressentait si intensément en ma présence, non plus par mes discours ou par mes actes, mais par l'élégance du geste de ma main qui s'était dirigée vers elle avec une telle délicatesse métaphorique qu'elle s'était sentie soudain étroitement en accord avec le monde jusqu'à me dire quelques heures plus tard, avec la même simplicité si culottée, que la vie était belle.

Marie ôta son chemisier, qu'elle laissa tomber à ses pieds devant la fenêtre de la chambre d'hôtel, et, en larmes, les épaules nues, ne portant plus qu'un soutien-gorge noir, elle alla allumer la lampe de chevet à côté de son lit, et ce n'est qu'alors que, dans la faible veilleuse tamisée de l'abat-jour, m'apparut le désordre invraisemblable dans laquelle elle avait laissé la chambre d'hôtel, les dizaines de valises ouvertes sur la moquette, cent soixante kilos de bagages que nous avions enregistrés quelques jours plus tôt à Roissy, avec un excédent de quatre-vingt kilos qu'elle avait accepté sans ciller et payé rubis sur l'ongle au comptoir de la compagnie aérienne, éparpillés là dans la chambre, huit valises métalliques rembourrées et quatre malles identiques qui contenaient l'intégralité de sa dernière collection de couture, plus une série de cantines effilées, moitié en osier, moitié en acier, spécialement conçues pour transporter des oeuvres d'art et qui contenaient une série de vêtements qu'elle avait dessinés pour une exposition d'art contemporain qu'elle devait inaugurer le week-end prochain au musée d'Ota. Marie était à la fois styliste et plasticienne (elle avait créé sa propre marque, *Allons-y Allons-o*, à Tokyo il y a quelques années, et, outre les magasins d'Osaka et de Tokyo, elle possédait une boutique à Paris, une à Londres et une à Bruxelles). Je ne sais comment elle se serait définie elle-même, couturière ou artiste, créatrice de mode, créatrice de formes, je la regardais, elle s'était laissée tomber à plat ventre sur le lit au milieu de ses robes qui s'étaient fanées sous le poids de son corps en de pauvres corolles défaits de nymphéas pastels aux arabesques pâles et affaissées et elle pleurait, le visage enfoui dans le tissu, un ruban d'étoffe mordorée mêlé à ses cheveux. Son père était mort un mois et demi plus tôt, et tant de larmes se mêlaient maintenant dans son cœur, qui coulaient depuis des semaines dans le cours tumultueux de nos vies, des larmes de tristesse et d'amour, de deuil et d'étonnement. Autour d'elle, toutes ces robes paraissaient en représentation dans la chambre, raides et immobiles dans leurs housses translucides, parées, altièrres, décolletées, séductrices et colorées, pendues aux battants des armoires ou à des cintres de fortune,

alignées sur les deux portants de voyage pliants qu'elle avait installés dans la chambre comme dans une loge de théâtre improvisée, ou simplement déposées avec soin, sans faux pli, sur des chaises, sur les bras des fauteuils, une écharpe de soie brodée aux fanfreluches évanescents ceignant le battant entrouvert d'une armoire. J'avais ôté ma veste et je considérais toutes ces robes désincarnées aux reflets de ténèbres dans la pénombre de la chambre qui semblaient faire cercle autour de son corps à moitié dénudé.